

# L'HUMORISTE-ÉCRIVAIN : UNE ENTREVUE AVEC LOUIS-JOSÉ HOUDE

Par Jean-Sébastien Ménard

Les 7 et 8 mars 2018, l'humoriste Louis-José Houde était de passage au Théâtre de la ville afin d'y présenter son plus récent spectacle : *Préfère novembre*<sup>1</sup>. Je l'ai rencontré dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche* et grâce à l'aimable intervention des gens du [Théâtre de la Ville](#).

**Louis-José Houde, peux-tu te présenter et parler de ton parcours dans tes propres mots?**

Louis-José Houde, humoriste, auteur comique. Je fais de l'humour depuis l'âge de 19 ans. Quand j'étais au cégep en musique à Drummondville, pendant ma deuxième année, j'ai passé une audition pour l'École nationale de l'humour<sup>2</sup> et ils

m'ont accepté. Au lieu de faire ma troisième année de cégep, j'ai donc fait cette école. À l'époque, le cours durait un an. Après ça, j'ai commencé à faire des petits spectacles dans des soirées d'humour très modestes. J'ai fait ça de 1998 à 2002, année où j'ai sorti mon premier



Photo de Jocelyn Michel

<sup>1</sup> <http://www.louisjosehoude.com/tournee.asp>

<sup>2</sup> <http://www.enh.qc.ca>

spectacle<sup>3</sup>. J'ai sorti le deuxième, *Suivre la parade*, en 2007, puis le troisième, *Les heures verticales*, en 2012. En ce moment, avec *Préfère novembre*, je suis dans ma quatrième tournée. Aussi, j'anime le Gala de l'ADISQ<sup>4</sup> depuis 12 ans. Je vais le faire pour une 13<sup>e</sup> fois en octobre prochain. J'ai aussi fait quelques longs métrages<sup>5</sup>, mais je me concentre surtout sur les spectacles. Je fais de longues tournées. J'écris mon propre matériel avec l'aide de François Avard, qui fait la *script-édition*<sup>6</sup> de mes textes. Donc, à part quelques films et un peu de télévision, c'est surtout la scène qui occupe mon temps.

### **Quel est ton rapport à l'écriture?**

L'écriture, c'est très important pour moi. Ça prend énormément de place dans ma vie. Je fais le métier d'écrire mes textes, puis de les parler et de les jouer sur scène. L'écriture humoristique pour la scène – je n'ai jamais écrit encore pour la télé –, ce qu'on appelle le *stand-up comic*, le monologue, ça prend beaucoup d'essais-erreurs. Je pense qu'il faut être assez prolifique. Il faut être productif, rigoureux et discipliné parce que pour une bonne *joke*, il faut en essayer dix. Le ratio peut varier selon l'expérience. Moi, je suis peut-être rendu à deux sur dix. C'est un rapport qui n'en est pas un d'amour-haine, mais bien d'amour et de contraintes, parce que ça arrive qu'on bloque sur quelque chose. J'ai des numéros que je travaille pendant des années qui aboutissent ou n'aboutissent pas. L'écriture, c'est une relation quotidienne. Moi, en général, j'écris de 9h à midi, si j'arrondis.

### **Tu écris tous les jours?**

Oui. J'essaie d'écrire au moins cinq matins par semaine. Si je saute le mercredi et le jeudi, je vais essayer de me reprendre la fin de semaine. Ce n'est quand même pas militaire, mais je

---

<sup>3</sup> Son premier spectacle portait le titre *Louis-José Houde*.

<sup>4</sup> <http://adisq.com>

<sup>5</sup> Louis-José Houde a joué dans plusieurs films dont *De père en flic 1 et 2*, *Ça sent la coupe*, *Le sens de l'humour*, *Le baiser du barbu* et *Bon Cop, Bad Cop*. Il a également fait des apparitions dans les séries *Les beaux malaises* et *Les pêcheurs* et animé, dans les années 2000, les émissions télévisuelles *Dollaraclip* et *Ici Louis-José Houde*.

<sup>6</sup> « Action de sélectionner ou de réviser des textes » Voir

[http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id\\_Fiche=8872378](http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8872378)

n'ouvre pas mon téléphone avant midi. Je refuse d'entrer dans ce flot d'instantanéité et d'immédiateté (rires)...

### **Dans cette parade-là?**

Oui. Je me protège de ça un peu...

Je m'intéresse beaucoup à la vie des écrivains et des auteurs et j'ai lu que pour plusieurs, souvent, l'écriture, ça se fait le matin. Pour moi, c'est matinal et c'est aussi nocturne. Les deux périodes les plus prolifiques, dans mon cas, sont tôt le matin ou tard le soir. Ça peut arriver après les spectacles. Ça peut aussi être une soirée d'écriture après un souper ou, si je suis seul, dans les heures de la nuit. C'est vraiment quelque chose que j'aime beaucoup et, avec le temps, je le maîtrise mieux.

Le choix des mots... J'aime beaucoup l'étape où pour améliorer une *joke* ou un passage qui fonctionne déjà, je change des mots pour d'autres qui sonnent mieux ou qui sont plus agréables à prononcer parce que ce n'est pas juste de les écrire, les blagues, il faut aussi les livrer sur scène. Il faut avoir un plaisir dans la sonorité des mots, un peu comme un auteur-compositeur avec ses chansons. C'est très similaire.

L'écriture, donc, prend beaucoup de place dans ma vie.

### **La scène et le public jouent un rôle aussi, j'imagine, dans le processus d'écriture, quand tu vas essayer tes blagues dans les bars... Est-ce que tu réécris beaucoup tes textes?**

Oui, constamment. Il y a une période au début qu'on appelle le rodage où je vais dans les petits bars pour tester, avec peu d'égo, des premiers jets de textes. Il y a des trucs qui fonctionnent alors tout de suite, non pas qu'ils s'écrivent d'eux-mêmes, mais sur scène, on dirait qu'ils sont faits pour exister. D'un autre côté, il y en a d'autres qu'on force, qui sont laborieux et on ne sait pas pourquoi. Tu parlais du public... La scène, le monologue, c'est comme une conversation à sens unique. Évidemment, c'est le public qui décide si ça va exister ou pas. Ultimement, c'est eux qui tranchent. Je peux décider d'avoir trente secondes où il n'y a pas de rires, parce que je veux dire quelque chose qui est un peu plus posé et un peu plus

sérieux, et ça ne nuira pas à l'efficacité comique de mon spectacle, globalement, mais, en tant que tel, chaque blague, ça marche ou ça ne marche pas et ce sont les gens qui décident. Après ça, lorsque tu testes un numéro une première fois, il y a des éléments qui vont tout de suite mourir, d'autres qui, dès le départ, vont marcher et d'autres encore qu'il faut retravailler. Il y a alors de la réécriture. Pour un spectacle comme je fais en ce moment, c'est dur d'évaluer les heures passées à écrire et à réécrire. Il y a des numéros dont le noyau, dont la partance, existe depuis 2013 et d'autres que j'ai écrits il y a à peine un an, à l'hiver 2017. Tout ça devient une espèce de flot incessant. Écrire un spectacle, ce n'est pas s'asseoir avec dix thèmes et les écrire un à la suite de l'autre. Il faut être bien organisé, avoir une bonne méthodologie. Il ne faut pas perdre des notes et des calepins. La réécriture est constante. Le spectacle que je fais là, il y a eu une première médiatique à la fin novembre et depuis ça, je ne joue plus dans le texte. Sur scène, des soirs, je vais improviser quelque chose ou faire quelque chose différemment, sans le forcer et ça va être meilleur. Quand ça arrive, je le note dans un carnet de tournée : « telle phrase, coupe tel mot ou ajoute tel mot ou fais-le différemment ou emploie telle intonation ou tel mouvement. » Présentement, je ne suis pas dans un processus d'écriture avec ce spectacle-là, parce qu'il est sur les rails.

**Mais tu continues à le changer constamment, non? Un peu comme Robert Lepage le fait au théâtre, tu modifies un mot à gauche, un autre à droite...**

Oui, en ce moment, oui. Dans la période de rodage, chaque *show* est exigeant mentalement. Sans virer tout de bord de soir en soir, il y a des numéros où j'enlève trois *jokes*, j'ajoute des choses, j'en change d'autres. Je n'ai jamais écrit de roman, mais un spectacle, ça ne s'écrit pas en ordre. Ce n'est pas comme une histoire que tu écris. C'est vraiment un travail d'ouvrier. C'est assez sportif.

**C'est un travail de longue haleine...**

Oui.

**Une des choses que je trouve intéressante dans ta démarche, c'est que pratiquement chaque fois que tu fais un spectacle, tu en tires un DVD, parfois des disques et souvent des livres qui accompagnent le tout.**

Oui, il y a eu 2 livres.

**Le livre est important pour toi en tant qu'humoriste, en tant qu'auteur et aussi en tant que lecteur. Est-ce que tu peux nous parler de ton amour de la lecture, toi qui as écrit des chroniques sur tes lectures dans *La Presse plus*<sup>7</sup> et qui as déjà été porte-parole du Prix littéraire des collégiens<sup>8</sup>?**

La lecture se bat avec l'écriture chaque matin dans ma vie, parce que les meilleures heures de lecture sont aussi celles du matin. Presque chaque matin, j'ai une décision à prendre à savoir si j'écris ou si je lis. En fait, ça dépend des périodes. Par exemple, en ce moment, étant en tournée, avec un *show* qui est quand même assez abouti, j'ai plus le temps de lire. Quand je suis en période d'écriture, je vais lire un petit peu moins. La lecture nourrit énormément l'écriture.

J'ai commencé à lire sur le tard, au début de l'âge adulte, un peu avec mon métier d'auteur et d'humoriste. À l'adolescence, je lisais un peu, comme tout le monde, des trucs souvent imposés par l'école et d'autres qui m'intéressaient et que j'allais chercher par moi-même, mais jamais en grande quantité. Autour de mes 20 ans, j'ai commencé à lire sans arrêt. Je me suis rendu compte que lorsque j'étais en train de lire quelque chose, je ressentais le même sentiment que d'autres ressentent lorsqu'ils suivent une série télé. Pour moi, un bon livre, ça fait le même effet : j'ai hâte d'y retourner. Quand je lis, je me sens mieux. Il y a vraiment une facette où, professionnellement, ça nourrit mon travail, mais je pense que si j'étais plombier, je serais un aussi gros lecteur. Ça me nourrit. En fait, ça rejoint un peu ce que je disais par rapport au choix des mots dans mes textes : j'aime beaucoup une phrase bien construite, aussi simple soit-elle. Ça me fait vraiment du bien. C'est vraiment quelque chose que j'aime. Autant en anglais qu'en français, j'aime ça apprécier le travail d'un auteur. C'est *addictif* aussi. Je suis un peu accroc, obsessionnel.

---

<sup>7</sup> <http://www.lapresse.ca/mobile/>

<sup>8</sup> <http://www.prixlitterairedescollegiens.ca>

**Est-ce que tu as des auteurs favoris, des auteurs que tu aimes lire et relire?**

Oui. Il y a Philip Roth et Paul Auster aux États-Unis. En Europe, il y a Michel Houellebecq et Emmanuel Carrère. Au Québec, il y a Mathieu Simard, Nicolas Dickner – j’ai particulièrement aimé son dernier roman<sup>9</sup> – et plein d’autres.

**Cet amour pour Dickner est réciproque puisqu’en décembre dernier, après avoir vu ton spectacle, il a fait ton éloge dans *Le Devoir*<sup>10</sup>. Ça fait quoi être louangé ainsi par un écrivain?**

Ça m’a fait vraiment plaisir ce qu’ils ont fait dans *Le Devoir*. En fait, c’est un journaliste, Dominic Tardif, qui a emmené voir un auteur voir mon spectacle et ils ont fait une discussion là-dessus. Ça m’a fait vraiment plaisir, parce que l’humour qu’on fait, c’est un art populaire, c’est un art de masse, c’est très grand public. On ne pense pas toujours rejoindre les érudits et les intellectuels avec ça. Alors, quand c’est le cas, ça me fait vraiment chaud au cœur de pouvoir rejoindre un grand public et des gens qui sont dans la création littéraire.

Nicolas Dickner<sup>11</sup>, j’ai lu tout ce qu’il a fait. Je m’intéresse à son œuvre depuis qu’il a commencé à publier.

**Il parle beaucoup de la finesse de ton écriture, du choix des mots, de certaines expressions que tu vas emprunter à des écrivains, comme Gratien Gélinas, et du rythme de ton écriture, rythme que l’on retrouve sur scène... Ce rythme me fait penser à l’époque où tu étudiais la musique au Cégep de Drummondville. En fait, jusqu’au jour où tu as vu un certain Patrick Huard se produire en spectacle, tu te destinais à une carrière de musicien. Est-ce que tu peux nous parler de cette époque, de ton passage au cégep et de ce que tu en retiens?**

Oui. Moi, j’ai étudié au Cégep de Drummondville en percussions. Mon instrument était la batterie. C’était un peu par dépit parce que quand j’étais au secondaire, j’ai commencé à faire

---

<sup>9</sup> Nicolas Dickner, *Six degrés de liberté*, Québec, Alto, 2016. Voir

<http://editionsalto.com/catalogue/six-degres-de-liberte/>

<sup>10</sup> Voir <http://www.ledevoir.com/culture/514335/louis-jose-houde>

<sup>11</sup> Voir <http://editionsalto.com/auteurs/nicolas-dickner/>

de l'humour, à faire des petits sketches. Je ne faisais pas encore de *stand-up* comme je le fais maintenant, mais je faisais de la scène comique, notamment dans la salle Jean-Louis-Millette. J'y ai fait quelques *shows*. Je joue de la batterie depuis l'âge de 12 ans, mais vers la fin du secondaire, j'ai commencé à faire de l'humour, un peu par hasard, avec des amis.

En fait, la toute première fois où je suis monté sur scène, c'était au cégep Édouard-Montpetit, dans un local sans nom que je reconnaîtrai en rentrant et qui avait été aménagé pour l'occasion. J'avais 16 ans environ et je participais au *Sommet*, un concours organisé par des écoles privées. En mettant le pied sur scène, je savais *pas mal* que ça allait être ça. Je n'avais aucune peur de ça. Notre numéro, c'était quelque chose qu'on avait écrit, un ami et moi. En secondaire 4 et 5, on a participé aussi, sporadiquement, aux galas de Noël et de fin d'année ainsi qu'à d'autres *shows* étudiants. Je jouais de la musique en parallèle. Rendu à la fin du secondaire, j'avais 17 ans, comme tout le monde. À cette époque-là, pour rentrer à l'École de l'humour, il fallait avoir 19 ans et, dans les années 1990, ce n'était pas fréquent d'aller en humour. Il y avait beaucoup moins d'humoristes et j'étais un peu gêné de dire que c'était ce que je voulais faire. J'avais peur de faire rire de moi un peu. Comme j'aimais beaucoup aussi la batterie et les percussions, je suis allé au cégep là-dedans, mais, dès que j'ai eu l'âge, je suis entré à l'École de l'humour.

Pendant ma première année de cégep, j'ai vu un spectacle de Patrick Huard au Centre culturel de Drummondville<sup>12</sup>, qui est la salle juste à côté du cégep, et j'ai su que j'allais tenter ma chance pour faire carrière en tant qu'humoriste. J'ai quand même continué le cégep et, pendant ma quatrième session, j'ai auditionné pour l'École de l'humour et ils m'ont pris, alors mon cégep s'est terminé comme ça. J'aimais ça aller au cégep. J'avais la chance d'étudier dans ce qui était ma passion à ce moment-là. Je mettais beaucoup d'heures dans mes études. Je pratiquais beaucoup. Autant que j'aie eu un coup de foudre pour l'humour pendant que j'étais au cégep en musique, autant les moments où je me concentrais sur la musique étaient très productifs. Je pratiquais fort. Je m'appliquais beaucoup. J'ai adoré ça. J'ai eu des profs très inspirants. La discipline que j'applique aujourd'hui à mon travail d'humoriste, je l'ai acquise

---

<sup>12</sup> Voir <http://www.artsdrummondville.com/spectacles-drummondville/index.aspx>

beaucoup au cégep. J'avais des profs qui disaient : « Là, les petits gars, vous êtes les meilleurs de vos régions, vous êtes 20, mais il y en a 5 à la fin qui vont finir et là-dessus, il y en a deux qui vont travailler. Si vous êtes ici, c'est que vous avez du talent, mais c'est celui qui va travailler le plus fort qui va réussir ». Moi, je n'ai pas fini mon cours, mais mon expérience m'a apporté beaucoup. C'est là que j'ai développé mon sens de l'organisation et de la discipline.

Après ça, en tant que batteur, j'ai eu la chance de jouer sur plein de plateformes grandioses comme le Centre Bell et les plaines d'Abraham. J'en ai aussi joué dans les galas de l'ADISQ et pendant mon deuxième spectacle où je me suis fait plaisir.

**Tu n'es pas le premier batteur-humoriste. Il y a aussi Yvon Deschamps.**

Oui. Il jouait avec Claude Léveillé avant de faire du monologue. Johnny Carson aussi était batteur. Je pense que ça joue beaucoup sur mon style d'écriture et sur mon style sur scène aussi. Je disais plus tôt que j'apprécie une bonne phrase quand je lis un bon livre. J'apprécie aussi écouter un bon humoriste qui phrase bien ses affaires et qui envoie ça avec le bon rythme, avec la bonne énergie, la bonne dose, le bon choix de mots, la bonne musicalité, sans que ça soit trop forcé et sans qu'on sente le travail. Il ne faut pas qu'on sente l'écriture en arrière. Il ne faut pas que le public sente l'écriture, il faut qu'il pense qu'on improvise ça tout le long. Quand on fait ça, on comprend qu'il y a tout un travail derrière ça. Cette appréciation-là que j'ai des autres qui font un bon travail – et quand moi je le fais aussi –, je pense que ça vient de mon passé de batteur et de mon intérêt pour le rythme et la structure rythmique. J'en joue encore beaucoup de batterie. C'est drôle, je suis allé au magasin de musique aujourd'hui pour acheter des petits accessoires pour ma batterie... Il y a un gros parallèle à faire entre l'écriture et le rythme.

**Tu travailles avec l'écrivain François Avard. Est-ce que tu peux nous parler du rôle qu'il joue auprès de toi, dans ton processus créatif? C'est ton premier lecteur et ton *script-éditeur*...**

Ça, c'est un cadeau du ciel. François m'enseignait à l'École de l'humour il y a exactement 20 ans. C'était un de mes professeurs. C'était le professeur d'écriture. On était terrorisé quand il



était là, parce qu'il était vraiment très sévère. En plus de ça, il n'était pas une boule de joie. Aujourd'hui, on est ami et tout, mais à l'époque, il m'intimidait beaucoup. François, c'est un cerveau. C'est un surhomme de la création. Il est très productif, très prolifique : pour la scène, pour la télé... Il écrit... Il est très organisé. Il peut compartimenter 5 projets en même temps dans sa tête et ça ne paraît pas. Il n'a jamais l'air épuisé. Il est très efficace. Il est brillant, créatif, drôle... Je lui dois beaucoup. Il a fait la *script-édition* de chacun de mes spectacles. Il ne m'écrit jamais de numéro. Il ne me dit jamais de faire un numéro sur tel ou tel sujet. Ce n'est pas comme un auteur qui propose ses chansons à un interprète. Moi, j'écris tout mon matériel, je lui envoie et il fait un ménage là-dedans. Il me suggère des choses et tout ça. C'est un œil extérieur sur l'ensemble de mon travail, de mon spectacle. Il a fait les 12 galas de l'ADISQ avec moi et il va faire le 13<sup>e</sup> qui s'en vient. Il a fait mes 4 spectacles et mes 2 *shows* cachés, qui sont des spectacles pour mon *fan club* – il y en a un troisième qui s'en vient l'an prochain. C'est un œil extérieur vraiment indispensable. Je pense que, globalement, j'aurais fait un moins bon travail s'il n'avait pas été là. J'aurais réussi un peu moins bien s'il n'avait pas été là. Son apport est majeur. En plus, j'ai très très confiance en lui. Je me fie énormément à son jugement. S'il me dit que quelque chose n'est pas bon, il a bien des chances que je l'enlève. Parfois, je vais l'essayer quand même, parce que j'ai pris de l'expérience... Je pense que c'est arrivé deux fois que je l'aie *challengé* sur quelque chose. Il n'aimait pas quelque chose et je lui ai dit : « Attends, attends. » Et je l'ai essayé et ça a marché, mais...

**C'est un bon premier lecteur.**

Oui, vraiment.

**Qu'est-ce que le français pour toi? Qu'est-ce que ça représente pour toi, la langue française?**

Il y a plusieurs réponses.

Le fait que l'on puisse vivre en français au milieu d'une mer d'anglophones, de vivre en français en Amérique du Nord, c'est très précieux. Aussi, on est vraiment chanceux d'avoir une grande communauté d'artistes, d'humoristes, de chanteurs et de comédiens qui s'expriment en français. On est chanceux que la culture francophone soit aussi vivante au

Québec, dans un si petit marché. Parfois, je pense qu'on tient ça pour acquis, mais... Je n'ai pas fait d'analyse au Danemark et en Norvège, mais c'est quand même assez particulier et unique... Pendant les galas de l'ADISQ, je fais souvent de l'ironie sur le fait que ce n'est tellement pas nécessaire d'avoir un gala quand on fait notre vie sur scène. Je fais ça pour mettre un peu de piquant dans mes textes, parce que je trouve ça bien qu'on soit rendu à avoir des galas au Québec seulement, je trouve ça bien que la culture soit assez vivante pour qu'on ose se récompenser. Pour moi, ça montre que la culture est en santé. L'humour, en ce moment, c'est stratosphérique, il y en a beaucoup. Malgré tout, je pense que c'est fragile et qu'il faut y faire attention dans une certaine mesure.

En même temps, je suis le premier à dire qu'il faut aussi apprendre l'anglais dans la vie, qu'il faut aller voir ailleurs. Moi, il y a beaucoup de mes influences qui sont anglophones, qui sont américaines ou anglaises. Je pense que peu importe le métier qu'on fait ou qu'on apprend, au cégep ou à l'université, c'est vraiment pratique en général, dans la vie, d'apprendre l'anglais, mais il faut aussi se préoccuper du français. Il faut faire attention et éviter de tenir pour acquis notre situation en tant que francophone. Montréal est déjà très anglophone... J'ai toujours peur que d'ici quelques centaines d'années, il y ait une espèce de pivot et que le français devienne vraiment minoritaire à Montréal et même ailleurs, peut-être.

Si tu vas aux États-Unis, les humoristes comme moi, pour arriver à remplir une salle de mille ou deux mille places, doivent avoir eu du succès avec une série monumentale à la télévision ou avec des films. De pouvoir, dans un petit marché comme le nôtre, faire autant de dates que je le fais dans une tournée, c'est précieux.

Après ça, culturellement, le français est une langue dont j'aime les détails, la sonorité et les caprices. J'aime aussi le côté générationnel du français : j'aime entendre mes grands-parents parler un français qui correspond à une certaine époque; j'aime entendre mes parents qui parlent un français où il y a certaines épices qui sont plus ou moins utilisées maintenant; j'aime entendre le français de ma génération, puis, après ça, celui de la génération de mes neveux et de mes nièces. Je me rappelle quand j'étais petit et que j'écoutais beaucoup *Samedi*

*de rire*<sup>13</sup>. Les sketches qui me faisaient le plus rire, c'était ceux où les personnages avaient un langage coloré très québécois. Il y avait Yvon Deschamps. Il y avait Normand Chouinard aussi qui faisait le personnage de Ben Béland, ambassadeur du Québec...

Il faut être ouvert à tout, à toutes les cultures, à l'anglais aussi. Il faut apprendre l'anglais. Il faut voyager. L'anglais, c'est efficace parce que les mots sont plus courts. Tout est conjugué plus simplement. C'est plus court, plus direct. Le français, c'est plus laborieux. Ça demande plus de mots, plus de syllabes pour arriver au but, mais c'est tellement musical. Encore là, le français que l'on parle ici est si peu répandu dans le monde que ça le rend précieux. Au Québec, le français est trop précieux pour qu'on le laisse s'endommager et s'évaporer à mesure que le temps avance.

**Si tu avais un message à formuler à l'intention des étudiants et des étudiantes par rapport à la vie et à l'avenir, quel serait-il?**

Je leur dirais que peu importe le domaine dans lequel on est, la rigueur et la discipline sont très importantes. Moi, je crois beaucoup au « un peu, chaque jour ». Personnellement, j'essaie de trouver une chose drôle par jour dans mes 3 heures d'écriture et je suis toujours arrivé à mes fins avec ça. La discipline est importante. À un moment donné, il faut se dire : « Là, de midi à 4 heures, je ferme mon téléphone et j'accomplis ça, je finis ça. Je ne vais pas faire autre chose tant que ça, ce n'est pas fini. » Et, chaque jour, il faut répéter ça. Ça ne veut pas dire de s'enfermer pendant 8 heures et de devenir fou avec ça, ça veut dire qu'il faut faire preuve de rigueur, qu'il faut faire des efforts. Tu sais, quand on dit « donner son maximum », c'est vraiment flou. C'est dur de donner son maximum. Tu ne peux pas faire que ça. Moi, je pense que le maximum est caché dans la discipline au quotidien.

---

<sup>13</sup> Émission humoristique diffusée sur les ondes de la télévision de Radio-Canada de 1985 à 1989.